

# UNIVERS ÉCONOMIQUE TRADITIONNEL ET ÉVOLUTION DU SYSTÈME DE PRODUCTION GUÉRÉ (Ouest de la Côte d'Ivoire) \*

PAR

Alfred SCHWARTZ

Les populations dites Guéré, fortes de 150 000 individus environ, s'inscrivent approximativement, dans la zone forestière de l'Ouest ivoirien, dans un triangle isocèle dont la base est constituée par le fleuve Sassandra, entre les parallèles 5°50' et 7°20' de latitude Nord, et le sommet par la ville de Toulépleu, aux confins du Libéria.

La dénomination « Guéré » recouvre elle-même une réalité ethnique qui n'est homogène qu'en apparence. Elle désigne en effet sous le même vocable des groupements humains qui n'ont de commun qu'une structure sociale de type clanique et à descendance patrilinéaire, entretenant à l'intérieur d'une même aire géographique des rapports tantôt d'alliance, tantôt de guerre, mais le plus souvent s'ignorant totalement d'une extrémité à l'autre du territoire. La langue elle-même accuse, de région à région, des différences importantes.

L'organisation sociale traditionnelle, de structure pyramidale et polysegmentaire, a été fortement marquée par les circonstances historiques de mise en place du peuplement actuel. Les Guéré ont été très probablement refoulés de la savane vers la forêt sous le contrecoup des migrations guerrières mandé, et se sont alors constitués en « groupements défensifs », *'bloa-dru* (*'bloa* = terre, territoire ; *dru* = tête, au sens de unité de commandement), dont le but était d'opposer un front plus uni à l'envahisseur. Le *'bloa-dru*, ou confédération guerrière, occupait un espace géographique parfaitement délimité, organisé quasi militairement, et était formé par la fédération soit de groupements d'alliance (*'bloa*) soit de patriclans (*t'ke*) — le groupement d'alliance étant lui-même une fédération de patriclans. Le *t'ke* s'identifiait d'une façon générale au village, le patriclan occupant presque toujours un territoire défini. Le *'bloa-dru* (confédération guerrière) et le *'bloa* (groupement d'alliance) sont des unités à la fois sociales et territoriales, le *t'ke* (patriclan) est le groupement familial le plus étendu par référence à un ancêtre commun (connu ou

---

(\*) Communication au 2<sup>me</sup> Congrès International des Africanistes - Dakar, décembre 1967.

mythique). Confédération guerrière et groupement d'alliance sont, depuis la pénétration coloniale, indistinctement désignés par le terme de « tribu ». Le *t'ke* lui-même, sous l'effet soit des guerres « tribales », soit de la conquête française et de la réorganisation administrative, a donné naissance à une unité plus petite, le *'u : nu* (ou lignage mineur), regroupant, au niveau d'un même village, l'ensemble des individus appartenant au même patriclan. Le *'u : nu* est lui-même divisé en *g'bowō* (ou *'mēi*) résultat d'une segmentation lignagère qui s'opère à un niveau généalogique donné et différencie une branche aînée d'une branche cadette. Le *g'bowō*, ou segment de lignage, se subdivise enfin en *g'bo*, ou famille conjugale (mono - ou polygynique).

L'organisation du système de production (1), dans l'univers économique traditionnel, est étroitement fonction de la nature des relations que ces groupes sociaux, à des niveaux différents, entretiennent entre eux. L'activité économique actualise le rapport social. Le système de production qui en résulte, dans la mesure où il procure à l'individu ce qu'il en attend, est hautement rationnel.

La pénétration coloniale et la monétarisation de l'économie, d'une part en faisant éclater les cadres sociaux traditionnels, d'autre part en substituant à la spécificité des instruments d'échange anciens la polyvalence de la monnaie, ont posé en termes nouveaux les rapports de production. Il en résulte, sur le plan social, une succession de ruptures d'équilibre, sur le plan économique, l'apparition d'une série de goulots d'étranglement.

Nous essaierons de montrer dans cet exposé de quelle manière deux systèmes économiques différents, l'un traditionnel, l'autre rapporté, se sont, non pas emboîtés, mais télescopés l'un dans l'autre, et ont fini par créer un système de production dualiste et désarticulé qui remet complètement en cause la rationalité première du comportement du producteur actuel.

A cet effet nous tenterons tout d'abord de définir ce qui caractérise l'univers économique traditionnel et le système de production qui en est issu ; ensuite d'analyser les transformations induites par l'économie monétaire et les limites du système nouveau ; enfin de montrer, en conclusion, en quels termes se pose à l'heure actuelle le problème de la rationalité économique face aux impératifs du développement.

## 1. SYSTÈME DE PRODUCTION ET UNIVERS ÉCONOMIQUE TRADITIONNEL

L'univers économique traditionnel se caractérise par l'existence :

- sur la plan des motivations, de paliers d'orientation précis,
- sur le plan de la substance, de niveaux d'activités différenciés,
- sur le plan de la forme, d'une organisation de la production hautement rationnelle.

### A. LES PALIERS D'ORIENTATION

Le comportement de l'agent économique traditionnel est mû par la nécessité de satisfaire trois types de besoins à finalité nettement distincte : économique, sociale et domestique.

---

(1) Les données qui ont servi à l'établissement de cette étude ont été principalement recueillies auprès du groupement Guéré-Nidrou, sous-préfecture de Toulépleu.

### 1. Les besoins à finalité économique

La potivation de l'*utile* a été souvent niée aux sociétés dites primitives. Ainsi dans son *Essai sur le don* Marcel MAUSS affirme : « C'est bien autre chose que de l'*utile* qui circule dans ces sociétés de tous genres... » Charles LECŒUR, dans *Le rite et l'outil*, rejoint Mauss quand il commente *L'essai sur le don* : « Chaque société primitive se suffit à elle même, et entre en contact avec les autres, non par le troc intéressé des produits utiles,... mais par l'échange somptuaire de dons inutiles ».

Dans la société guéré traditionnelle il existe cependant une production à finalité essentiellement économique, orientée par le truchement de l'échange, vers l'acquisition de biens rares et complémentaires. Cette production alimentait les échanges entre le '*bloa-dru* et l'extérieur : quelquefois '*bloa* voisins, le plus souvent groupements étrangers et géographiquement éloignés. Pour les Guéré de la région de Toulépleu par exemple (Nidrou, Behoua, Welao), qui s'approvisionnaient chez les Dan, et, par leur intermédiaire, jusque chez les Soudaniens, en sel gemme, poisson séché et pagnes de fabrication locale, l'apport consistait d'une part en produits locaux (cola, fer et outils en fer forgés sur place), d'autre part en articles dans la fourniture desquels ils ne servaient que d'intermédiaires (pagnes d'importation, objets en cuivre, fusils de traite et poudre, acheminés de la côte libérienne depuis le 16<sup>e</sup> siècle). Ces courants satisfaisaient essentiellement un besoin de complémentarité économique « inter-tribale ».

### 2. Les besoins à finalité sociale

Si la motivation de l'*utile* n'est pas absente de l'univers économique traditionnel, la finalité sociale reste cependant l'objectif principal du système de production. Comme l'a souligné Georges BALANDIER, dans *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire*, « une part considérable de biens produits... contribue à l'expression de certains rapports sociaux ou à la recherche d'avantages sociaux et rituels ».

Cette finalité sociale apparaît pleinement à travers une institution comme le mariage. Par le truchement de la dot, l'échange matrimonial donne lieu à une circulation intense de biens et de services du lignage-acquéreur au lignage-fournisseur. Ces biens sont en partie produits par le groupe lui-même (bœufs, cabris, moutons), en partie acquis de l'extérieur par le biais de l'échange à longue distance décrit ci-dessus (pagnes, objets en cuivre servant de matières premières à la fabrication des '*digè*, bracelets à usage spécifiquement matrimonial). A la production de biens s'ajoute celle de services : l'acquéreur de femme doit être à tout moment « disponible » pour porter à son allié l'aide dont il peut avoir besoin. Or comme le paiement de la dot n'est pas une dette dont on s'acquitte une fois pour toutes, mais un processus qui s'étale dans le temps, et que le souci permanent du Guéré est d'acquérir une femme supplémentaire, tout son effort de production est constamment orienté vers la satisfaction des exigences du système matrimonial.

### 3. Les besoins à finalité domestique

« La tendance de l'être à persévérer dans l'être » constitue, dans toute société, le moteur premier de l'activité productrice. L'acquisition des biens indispensables à la survie biologique fait du besoin domestique le souci permanent et quotidien de l'individu. Ces exigences sont essentiellement de deux ordres : se nourrir, se loger, accessoirement se vêtir et se soigner. Mais si l'expression de ces besoins est moins spectaculaire que la manifestation de ceux à finalité sociale, leur satisfaction n'occupe pas moins le groupe d'une façon quasi permanente.

Si d'une façon schématique il est possible de ramener les motivations de l'univers économique traditionnel à la satisfaction de cette triple finalité, les clivages entre paliers d'orientation ne sont cependant pas toujours aussi nets. Ainsi l'acquisition de certains biens rares et complémentaires satisfait à la fois, d'abord de par le mécanisme de l'échange, ensuite de par la destination qui leur est assignée, une finalité économique et une finalité sociale. Les mêmes imbrications existent entre biens liés à un circuit de nature apparemment exclusivement économique et biens destinés à la consommation domestique.

La réalité est donc bien plus complexe, et le « phénomène social total » qu'elle constitue ne peut être « disséqué » aussi facilement. Ce découpage en paliers ne peut ni ne doit donc être considéré que comme un outil d'analyse destiné à faciliter l'investigation.

L'étude des niveaux d'activité nous montrera en effet que ces différents paliers d'orientation, sur le plan de la substance, s'imbriquent étroitement les uns dans les autres.

## B. LES NIVEAUX D'ACTIVITÉ

Il est possible de distinguer dans l'univers économique traditionnel trois niveaux d'activité nettement distinctes : ramassage, production, transformation.

### 1. Les activités de ramassage

Nous entendons par activités de ramassage celles dont la somme des valeurs ajoutées du produit final est sinon voisine de zéro du moins aucunement en rapport avec la valeur finale du produit. Nous distinguerons les activités de ramassage proprement dites et la cueillette, l'élevage, enfin la chasse et la pêche. Ramassage, cueillette et élevage se caractérisent par l'absence de techniques ou l'utilisation de techniques rudimentaires. Chasse et pêche ont recours au « détour productif » et impliquent l'existence d'un certain niveau de technicité.

#### a) RAMASSAGE ET CUEILLETTE

— *Obtention du produit final sans intervention de technique* : ramassage de fruits sauvages, plantes, écorces et feuilles à usage alimentaire ou médicinal, noix de cola, champignons, escargots, etc.,

— *Obtention du produit final avec recours à des techniques rudimentaires* : mise au point de techniques de grimper pour la récolte des régimes de palme, de techniques d'extraction des larves, de capture des termites, etc.

#### b) ELEVAGE

Dans la société guéré traditionnelle, l'élevage (bœufs, cabris, moutons, volaille), malgré le caractère hautement valorisé du produit final (dont la destination est presque toujours sociale ou rituelle : dot, funérailles, sacrifices, etc.), ne met en œuvre aucune technique de production, et peut pour cette raison être assimilé à une simple activité de ramassage. Les animaux sont toujours appropriés (le troupeau de bovins est un bien lignager, dont l'aîné du groupe assure le contrôle) mais évoluent en toute liberté, cherchent eux-mêmes leur nourriture, se reproduisent naturellement, et ne sont l'objet d'aucune surveillance ni d'aucun soin. Plutôt que de les enfermer ce sont les récoltes qu'on « enferme », en édifiant autour des

champs de riz des clôtures contre les bœufs, les cabris et les moutons. Aucun sous-produit de l'élevage n'est utilisé : le lait est considéré comme un aliment dégradant, ravalant l'homme au rang d'animal, puisque sa destination première est de servir de nourriture au veau, au chevreau ou à l'agneau. L'œuf est considéré comme un poulet en puissance, et sa consommation correspondrait à une destruction de capital.

### c) CHASSE ET PÊCHE

Chasse et pêche se différencient des activités précédentes en ce qu'elles mettent en œuvre un ensemble de techniques variées et quelquefois très élaborées :

— *Les techniques de chasse* : elles sont de trois ordres :

- *la chasse à l'arc et aux flèches* (le plus souvent empoisonnées) : pour le gibier se déplaçant dans les airs ou dans les arbres (oiseaux, singes) ;
- *la chasse à l'épieu* : pour le gros et le moyen gibier, évoluant à ras de sol (éléphant, buffle, phacochère, antilopes, cervidés...) ou à des hauteurs à portée de jet (panthère...) ;
- *le piégeage* : les techniques de piégeage sont variées et visent aussi bien le gros que le petit gibier : fosse à éléphant, piège à buffle, piège à biche, piège à agouti, etc.

La chasse est une activité presque toujours individuelle. Seule la chasse à l'éléphant implique la participation de deux ou plusieurs personnes.

— *Les techniques de pêche* : elles sont de quatre ordres :

- *la « chasse » au poisson* : cette technique, qui survit à l'heure actuelle, nous semble la plus ancienne et la plus originale. L'appât est constitué par une boulette de manioc pilé dans laquelle on introduit un peu de tabac en poudre. Le pêcheur se déplace le long de la rivière, repère le poisson et lance la boulette. Le poisson la happe, disparaît dans les profondeurs, mais ne tarde pas à remonter en surface et à tourner sur lui-même à l'aveuglette, étourdi par le tabac. Il suffit alors au pêcheur de se jeter à l'eau et de ramener sa prise sur la berge ;
- *la pêche à la palangre* : il s'agit d'une corde en raphia tendue à l'horizontale au ras de l'eau, généralement entre deux pirogues, le long de laquelle sont fixées des lignes (jusqu'à 30 ou 40) munies d'hameçons. La palangre est soit posée en travers de la rivière, soit traînée parallèlement au lit, un peu à la manière d'un filet ;
- *la pêche à la nasse* : elle est le propre des femmes. Il s'agit de petits filets aux mailles très serrées, sorte d'épuisettes sans manche, utilisés à la manière d'un tamis, et permettant d'attraper dans les fonds peu profonds le menu poisson ;
- *le piégeage* : la pose de pièges à poissons est de loin la technique la plus efficace et la plus rentable. Les pièges sont soit individuels, soit collectifs :

— *pièges individuels* : confection d'*enclos* dans l'eau à proximité de la berge, ouverts sur la rivière par une porte coulissante, maintenue en position haute par un mécanisme auquel est fixé l'appât (épis de riz, manioc), et dont le moindre dérangement déclenche immédiatement la fermeture de la porte ; pose de *nasses* également, différentes des filets des femmes : paniers en rotin cylindriques, avec ouverture en forme de cône, à accès facile, mais sans possibilité de sortie ;

— *pièges collectifs* : édification, au moment de la montée des eaux, en travers de « marigots » affluents d'une rivière plus importante, légèrement en amont de leur embouchure, de barrages faits en

clayonnages de bois et de bambou, permettant le passage du poisson vers l'amont, mais le retenant dans l'autre sens. Au moment de la baisse des eaux il suffit de ramasser le poisson. Ces pièges collectifs, ou pêcheries, sont l'œuvre de tout le lignage, quelquefois de plusieurs lignages.

Ce qui caractérise les activités de ramassage c'est qu'elles ne constituent jamais des activités à plein temps. L'individu, ou la collectivité, ne s'y consacrent qu'accessoirement et qu'occasionnellement. Il en est tout autrement des activités de production.

## 2. Les activités de production

Par activités de production nous entendons toutes celles qui, à partir de la combinaison systématique des facteurs terre (capital) et travail, aboutissent à l'obtention d'un produit final dont l'importance est directement proportionnelle à la somme des valeurs ajoutées.

Dans l'univers guéré précolonial les activités de production étaient essentiellement centrées sur la culture du riz, auquel s'associait une série de produits vivriers : maïs, manioc, taro, et de petits légumes et condiments : gombo, aubergine, tomate, piment, feuille à sauce... Si l'on se reporte au système calendaire traditionnel, le paysan guéré consacrait théoriquement dix mois sur douze à la production du riz (le reste du temps était réservé à l'activité sociale). Les principales étapes du cycle agricole étaient les suivantes : repérage et défrichage de la parcelle dès l'arrivée de la saison sèche (fin décembre-janvier) ; abattage des arbres et brûlis (février) ; labourage à la houe et semis du premier riz (riz de soudure) et du maïs dès la tombée des premières pluies (mars-avril) ; semis du riz principal et bouturage du manioc (mai-juin) ; désherbage, clôturage et surveillance du champ pendant la petite saison sèche (juillet-août) ; récolte de septembre à fin octobre.

Nous verrons plus loin comment l'organisation du système de production parvenait à coordonner harmonieusement ces différentes tâches.

## 3. Les activités de transformation

Nous entendons par activités de transformation toutes celles dont le produit final a été obtenu à partir de la combinaison du produit d'une activité de ramassage ou de production et d'un travail plus ou moins spécialisé. Nous distinguerons ici les activités de transformation de type domestique et les activités de transformation de type artisanal.

### a) LES ACTIVITÉS DE TRANSFORMATION DE TYPE DOMESTIQUE

Elles impliquent la connaissance tantôt de techniques rudimentaires et à portée de tout le monde, tantôt de techniques plus élaborées et à portée d'un plus petit nombre. Dans la première catégorie peuvent entrer toutes les activités relatives à la construction de la case traditionnelle : confection du clayonnage en bois, façonnage et application du pisé, tissage des papos, etc. Dans la seconde catégorie peuvent entrer toutes les activités de transformation de type alimentaire : fabrication de l'huile de palme ou de palmiste, du vin de palme, de la farine ou de la pâte de manioc, de la farine de maïs, etc.

### b) LES ACTIVITÉS DE TRANSFORMATION DE TYPE ARTISANAL

Elles impliquent un degré de technicité et de spécialisation nettement plus élevé, et la production de biens orientés vers la satisfaction d'un marché ou de fonctions précises. Nous distinguerons ici les activités relatives au travail des métaux, des végétaux, et la poterie :

— *Le travail des métaux* : il s'agit principalement du fer et du cuivre :

- *le fer* : se trouve en abondance sous forme d'oxydes, et sert à la fabrication à la fois des armes de chasse et de guerre et des outils aratoires ;
- *le cuivre* : inexistant sur place, est travaillé à partir de la refonte d'objets importés (seaux, cuvettes, marmites) qui alimentent les courants d'échange à longue distance entre la côte libérienne et l'hinterland forestier, et sert à la fabrication de bracelets en cuivre (*digè*), qui, suivant leur taille, constituent soit la monnaie spécifique de l'échange matrimonial, soit un élément de parure pour la femme.

Fer et cuivre étaient travaillés par le même artisan, le forgeron.

— *Le travail des végétaux* :

- *le bois* : sert à la fabrication d'objets à destination soit utilitaire : mortiers, radeaux, plus récemment pirogues ; soit rituelle : masques, statues, tam-tams, tambourins...
- *le raphia* : la fibre de raphia est utilisée pour la confection des vêtements (avec certaines écorces de bois), des palangres et nasses de pêche, des hamacs...
- *la liane* : constitue la matière première de base de l'industrie de la vannerie (paniers, sièges, couverts, etc.).

— *La poterie* : elle occupait autrefois une place importante au niveau de chaque village : fabrication de jarres pour conserver l'eau, de jattes, de cruches et de pots divers. C'est une activité spécifiquement féminine, la potière étant généralement la femme du forgeron.

Ce qui différencie les activités de transformation de la société guéré traditionnelle d'une véritable industrie de type artisanal c'est leur caractère non permanent et irrégulier. Le forgeron, le sculpteur, le vannier, la potière ne travaillent que sur commande, et entre temps vaquent à d'autres tâches. Leur capacité technique les distingue cependant des autres membres de la société, et dans la plupart des cas leur confère un statut spécial.

Cette revue des niveaux d'activité souligne l'existence d'une nette différenciation des tâches, et partant d'un certain degré de spécialisation. L'examen des normes internes de fonctionnement du système de production nous permettra d'étayer ces conclusions et d'en préciser le contenu.

## C. L'ORGANISATION DE LA PRODUCTION

Après avoir défini les besoins et les niveaux d'activité, l'analyse de l'organisation-même de la production, à travers ses principes et ses formes, nous permettra de mieux définir le degré de rationalité du système économique traditionnel.

### 1. Les principes d'organisation

L'organisation traditionnelle de la production se caractérise par trois traits principaux :

- la spécialisation clanique,
- la division sociale du travail,
- l'existence d'un système de contrôle.

## a) LA SPÉCIALISATION CLANIQUE

Le *'bloa-dru* (fédération de clans ou « tribu »), malgré l'absence de toute structure politique constituée, formait une unité territoriale fonctionnelle, et pour l'essentiel de ses besoins, capable de vivre autarciquement. Cette indépendance économique de la tribu était possible grâce à l'existence de surplus complémentaires d'une unité de production à l'autre, et constituait, dans une société sur laquelle planait une menace permanente de guerre, la condition sine qua non de survie du groupe. Il est donc très probable que la spécialisation de certaines tâches par clan soit apparue avec la formation des groupements de guerre, lors des migrations guéré de la savane vers la forêt. La constitution de surplus réduisait ainsi au maximum les recours à l'extérieur.

Pour les Guéré-Nidrou la spécialisation clanique dépassait le simple cadre de la production et affectait toute l'organisation socio-spatiale du groupement. Les Nidrou distinguaient des clans de pêcheurs (Glaio), de chasseurs (Zouao), de forgerons (Gbeo), de guerriers (Zaha). Les Glaio avaient leur habitat au bord du Cavally. Les Zouao étaient installés dans la zone la plus dense — et la plus giboyeuse — de la forêt. Les Zaha faisaient face aux Boo, l'ennemi traditionnel. Les Gbeo se trouvaient légèrement en retrait des Zaha, afin de pouvoir facilement assurer l'approvisionnement en armes...

## b) LA DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL

Elle répond à des normes à la fois économiques et sociales et s'opère selon le sexe, l'âge, le statut :

— *selon le sexe* : certaines tâches sont spécifiquement féminines (cueillette des plantes alimentaires à usage domestique, préparation des repas, corvée d'eau et de bois, labourage, semis, désherbage...) ; d'autres spécifiquement masculines (débroussaillage, abattage des arbres, brûlis, clôturage, chasse...) ; quelques-unes communes, mais avec recours à des techniques différentes (construction de case, récolte du riz, pêche...) ;

— *selon l'âge* : certaines tâches incombent aux enfants (surveillance des champs), d'autres aux adultes (toutes les tâches exigeant de la force...), d'autres enfin aux vieillards (artisanat de type domestique...) ;

— *selon le statut social* : un célibataire et un homme marié n'ont pas les mêmes obligations de travail. L'homme marié est tenu de faire autant de champs qu'il a d'épouses. Le célibataire est tenu à la rigueur de contribuer, avec son père, ou un frère aîné, à la seule préparation du champ de la mère. Une fille non mariée n'a pas le droit d'avoir un champ. Un chef de lignage n'a pas les mêmes contraintes qu'un simple chef de ménage, etc.

## c) LE SYSTÈME DE CONTRÔLE

Ce qui rend le système de production traditionnel à la fois cohérent et efficace, c'est le pouvoir de contrôle reconnu aux vieux. Ce pouvoir est véritablement coercitif, et lié au rôle de régulation sociale que les anciens jouent au sein du clan. Nous avons déjà vu que le troupeau de bovins était un bien lignager. Il en est pratiquement ainsi de tous les biens qui entrent dans la constitution de la compensation matrimoniale : cabris, pagnes, bracelets en cuivre, fusils de traite... Par le biais du paiement de la dot, les vieux peuvent donc exercer une pression permanente à n'importe quel niveau sur n'importe quel membre du lignage. Pour un jeune, refuser de jouer le jeu, c'est se voir interdire l'accès au mariage et, partant, au statut d'homme. Pour un adulte, l'acquisition d'une femme supplémentaire est également fonction du bon vouloir des vieux. Un tel pouvoir de contrôle ne peut donc que renforcer l'efficacité du système.



## 2. Les unités de production

L'organisation traditionnelle de la production se fait sur une base à la fois familiale (groupe domestique) et sociale (existence de sociétés d'entraide).

### a) LE GROUPE DOMESTIQUE

Il correspond à la famille conjugale mono, ou polygynique. En cas de famille polygynique il se subdivise en autant d'unités de production que la famille compte de cellules matricentriques. La véritable unité de production de base s'articule donc autour de la femme mariée, qui, en règle générale, possède un champ propre. Le chef de la famille polygynique participe, pour des activités précises, à l'ensemble des tâches, mais joue essentiellement un rôle d'orchestration.

Le groupe domestique représente l'élément de travail permanent de l'unité de production. Il assure quelquefois à lui-même l'ensemble des activités. Mais le plus souvent il a recours à la société d'entraide.

### b) LA SOCIÉTÉ D'ENTRAIDE (pã)

La société d'entraide est un groupe de travail qui rassemble *au niveau de chaque lignage*, selon des critères donnés, un certain nombre de personnes, en vue de l'exécution d'une tâche de production précise. Il existe trois types différents de sociétés :

- la société des hommes, chargée de l'exécution des tâches exigeant une certaine force physique (débardage, abattage des arbres) ;
- la société des femmes, à qui incombait le labourage du champ et le semis du riz ;
- la société des jeunes (garçons et filles), à qui l'on confiait les opérations de récolte.

La société d'entraide constitue un groupe de production structuré (avec en tête un chef assisté de deux adjoints). Dans la société traditionnelle pratiquement tout le monde avait recours à cette forme de travail collectif. Le système de rémunération était purement symbolique (d'une part nourriture, d'autre part bracelets en cuivre ou pagnes), dans la mesure où chaque membre était à tour de rôle débiteur et créancier.

Mais ce qui caractérise surtout ce système d'entraide c'est la répartition hautement fonctionnelle des tâches. Chaque société a un domaine d'intervention précis, ce qui permet une rotation rapide et efficace du groupe de travail. En plus, l'appartenance d'un individu à une société ne le gêne nullement dans l'exécution des tâches qui lui sont dévolues au sein du groupe domestique. Le fait que le travail masculin et le travail féminin se succèdent dans le temps permet tantôt à la femme, tantôt à l'homme de vaquer aux tâches de production (tâches essentiellement d'entretien et de surveillance) que ne prend pas en charge la société.

La spécialisation clanique, la division sociale du travail, l'existence d'un système de contrôle et d'unités de production fonctionnelles constituent autant de techniques d'intervention destinées à adapter au mieux les niveaux d'activité aux paliers d'orientation. Ces normes de fonctionnement assurent au système de production traditionnel à la fois une solide cohérence interne et une remarquable efficacité.

## CONCLUSION

L'économie de la société précoloniale guéré est une économie du besoin. Le système de production qu'elle a secrété cherche à satisfaire un certain nombre d'activités (de ramassage, de production et de transformation), en fonction de motivations précises (à finalité économique, sociale ou domestique) et à l'aide de techniques d'intervention données.

Tel que nous l'avons décrit et présenté, peut-on dire que ce système est rationnel ? En termes de marginalisme la rationalité d'un système se mesure au degré d'adéquation entre l'ensemble des préférences du sujet économique et leur satisfaction. Or le système traditionnel nous semble combiner harmonieusement motivations, niveaux d'activité et organisation technique de la production. En satisfaisant à la fois les besoins de l'individu (et en premier lieu les besoins alimentaires quotidiens) et les exigences de l'organisation sociale (en matière matrimoniale notamment) le système de production de la société guéré traditionnelle nous apparaît comme hautement rationnel.

L'introduction de la monnaie reposera le problème en termes nouveaux.

## 2. ÉCONOMIE MONÉTAIRE ET ÉVOLUTION DU SYSTÈME DE PRODUCTION

L'introduction de l'économie monétaire, sous la forme de la culture du café, a sérieusement perturbé le schéma traditionnel d'organisation de la production. En juxtaposant à une économie du besoin une économie du profit, elle bouleverse un certain nombre de normes anciennes, révèle un système d'attitudes et de comportement nouveau, mais fait apparaître aussi un ensemble de goulots d'étranglement qui reflètent le caractère désarticulé du système actuel.

Nous examinerons ici successivement :

- la nature des ruptures d'équilibre,
- l'adaptation du système de production aux normes nouvelles de comportement,
- les goulots d'étranglement.

### A. LES RUPTURES D'ÉQUILIBRE

Elles sont principalement de trois ordres :

- éclatement des cadres sociaux traditionnels,
- dégradation du schéma d'autorité,
- libéralisation des rapports de production.

### 1. Eclatement des cadres sociaux traditionnels

Nous avons vu que dans la société précoloniale le système de production ne pouvait être valablement saisi qu'au niveau du *'bloa* (ou tribu). La spécialisation clanique en particulier tendait à faire de la tribu une unité économique fonctionnelle, capable de vivre sur elle-même. Face à l'extérieur elle formait une entité homogène et fermée, ne s'ouvrant occasionnellement sur ses voisins que pour le seul besoin de se procurer certains biens complémentaires. Cette quasi-autarcie du *'bloa* était une des principales caractéristiques du système de production traditionnel.

La pénétration coloniale, en supprimant les frontières du *'bloa*, le fait disparaître à la fois en tant qu'unité sociale (le groupement de guerre n'a plus de raison d'exister), et en tant que cadre d'une activité économique fonctionnelle. Bien plus, l'éclatement et la dispersion géographique du patriclan (*'tke*), qui font suite à la mise en place de l'appareil administratif nouveau, entraînent un bouleversement total des rapports de production à l'intérieur même de l'entité clanique.

Il en résulte, sur le plan économique, que la production orientée vers l'échange inter-tribal disparaît complètement, l'acquisition des biens rares se faisant dorénavant par le truchement de la monnaie et l'intermédiaire du commerçant dioula, syro-libanais ou européen, sur le marché colonial ; que la production orientée vers l'échange inter-tribal obéit à des normes nouvelles.

### 2. Dégradation du schéma d'autorité

L'efficacité du système de production traditionnel découlait en grande partie du pouvoir de contrôle que détenaient les vieux. Or ce pouvoir était fondé essentiellement sur l'accaparement par ces derniers des biens à usage spécifiquement matrimonial. L'introduction de la monnaie, en substituant progressivement les espèces aux biens qui traditionnellement entraient dans la dot, a sérieusement perturbé le schéma classique. Jadis les vieux seuls avaient accès aux biens rares ; aujourd'hui tout le monde a accès à cette nouvelle forme de richesse qu'est la monnaie. Il suffit de faire une plantation de café pour échapper à l'emprise du schéma d'autorité classique.

En réalité les choses ne se passent pas exactement ainsi. Il est rare que les jeunes rompent aussi brutalement avec le modèle ancien. Ce qui se produit généralement c'est une sorte de fragmentation de l'autorité du chef de clan accompagnée d'une translation de pouvoir aux chefs de lignage (*'u:nu*). C'est le chef de *'u:nu* qui assure dorénavant la régulation matrimoniale, mais sans disposer des moyens de coercition qui permettaient jadis aux vieux de contrôler tout l'appareil de production. Alors que dans la société traditionnelle la pression s'exerçait du haut vers le bas, dans la société actuelle elle agit du bas vers le haut. L'introduction de l'économie monétaire a certes libéré l'individu de l'emprise du groupe, mais les nouveaux rapports de production qu'elle crée sont ambigus.

### 3. Libéralisation des rapports de production

La libéralisation des rapports de production est directement liée à la dégradation du schéma d'autorité. Dans la société traditionnelle les rapports entre le chef de clan, qui détient le pouvoir de décision et de contrôle, et la base, qui constitue la force d'exécution, sont de type coercitif. L'aîné du groupe agit au nom de l'ensemble de la collectivité, et est reconnu par l'extérieur comme le seul interlocuteur valable. L'apparition d'un système économique nouveau, qui reconnaît et sanctionne l'initiative individuelle, a été très vite perçue comme un moyen de se libérer de la tutelle des anciens. En accédant enfin lui-même à

la richesse, par le biais de la culture du café, l'individu acquiert une pleine capacité économique et devient maître de sa propre destinée. La substitution de la monnaie aux biens rares anciens a opéré en ce domaine un véritable renversement de la hiérarchie traditionnelle des rapports de production.

Disparition des courants d'échange inter-tribaux, dégradation du schéma d'autorité et libéralisation des rapports de production sont des phénomènes en fait directement issus de la substitution de la monnaie aux moyens traditionnels de paiement. Ce qu'il est cependant important de souligner ici c'est moins l'aspect technique du mécanisme que la nature intrinsèque et le degré d'accessibilité des biens qui entrent en jeu ; biens rares à usage spécifique et difficilement accessibles d'un côté, espèces monétaires, à usage multiple et facilement accessibles de l'autre.

Un changement de perspective aussi radical ne pouvait demeurer sans effet sur l'organisation traditionnelle du système de production.

## **B. L'ADAPTATION DU SYSTÈME DE PRODUCTION**

La monétarisation de l'économie n'a en rien modifié les paliers d'orientation du producteur, elle n'a fait que *substituer*, comme nous l'avons déjà souligné, un bien nouveau, la monnaie, à un ensemble de biens traditionnels. Le moyen de se procurer, par contre, ce bien nouveau, en l'occurrence la culture du café, a mis l'individu en face d'un choix. C'est la réponse à ce choix qui a donné naissance au système de production dualiste de la société guéré actuelle.

### **1. Le problème du choix**

Nous avons déjà vu que dans la société guéré traditionnelle la culture du riz et des produits vivriers associés occupait le paysan guéré dix mois sur douze. Il était donc difficile, sinon impossible, de dégager d'un calendrier agricole aussi chargé le surplus de temps nécessaire à la culture caféière. D'où l'alternative devant laquelle est mis le producteur : continuer à cultiver le riz en respectant les normes du système de production traditionnel, ou se lancer pleinement dans la culture du café et adopter un système de production nouveau.

Si, en théorie, le problème du choix s'est posé en des termes aussi nets, dans la pratique la réponse apportée par le paysan est ambiguë. Personne n'a accepté de se fier entièrement au système nouveau en renonçant définitivement à la culture vivrière, comme personne n'a accepté de se consacrer exclusivement au riz en renonçant au café. On décide donc de ne sacrifier aucune des deux cultures et de les faire vivre côte à côte.

### **2. La dualité du système actuel**

Aussi le système de production actuel est-il double : d'un côté survivance du système de production traditionnel, orienté vers la culture vivrière, de l'autre développement d'un système de production rapporté, orienté vers la culture commerciale. Ces deux systèmes ne s'emboîtent pas mais se télescopent, dans la mesure où les calendriers agricoles de l'un et de l'autre se superposent. Le temps consacré au café l'est obligatoirement au détriment du riz et inversement.

Comment techniquement les deux systèmes peuvent-ils alors vivre côte à côte ? Le schéma traditionnel d'organisation de la production a été conservé, mais au lieu de continuer à s'appliquer au seul secteur vivrier il a été étendu et adapté à la culture du café. Cette adaptation a pu se faire grâce à la monétarisation des rapports de production d'une part, à l'individualisation des cellules de production d'autre part.

#### a) MONÉTARISATION DES RAPPORTS DE PRODUCTION

La juxtaposition de l'économie caféière à l'économie vivrière traditionnelle a entraîné une raréfaction et, partant, une valorisation du facteur-temps. Les rapports de production n'étant par ailleurs plus régis par le schéma d'autorité traditionnel, il fallait trouver un stimulant nouveau pour inciter l'individu à rester, ou à entrer, dans le circuit. Ce stimulant fut la substitution d'un système de rémunération du travail aux rapports de coercition anciens.

La monétarisation des rapports de production a transformé la structure existante sur deux plans principalement :

— les sociétés d'entraide se constituent dorénavant moins sur la base du lignage que sur la base de rapports d'affinité multiples ; elles deviennent des « unités d'intervention » groupant un ensemble de personnes ayant décidé de mettre leur force de travail en commun pour la louer à qui en a besoin sous forme de contrat de type salarial ;

— aux unités de production traditionnelles viennent s'ajouter des agents économiques nouveaux, attirés par l'appât du gain que permet la monétarisation des rapports de production. Il s'agit de manœuvres dioula — plus récemment mossi — qui opèrent soit isolément, soit en groupe, et qui concluent, pour l'exécution de tâches précises (ayant trait aussi bien à la culture du riz qu'à celle du café), des contrats de louage de services avec le producteur guéré.

#### b) INDIVIDUALISATION DES CELLULES DE PRODUCTION

Le système économique traditionnel se caractérisait par l'existence d'unités de production (groupes domestiques et sociétés d'entraide) fonctionnelles. L'introduction de la culture du café et l'apparition d'un système dualiste exigeaient la constitution d'unités à la fois plus souples et poly-opérationnelles, capables de faire face aux exigences et de la culture vivrière et de la culture industrielle. L'adaptation s'est effectuée à partir d'une individualisation des unités traditionnelles de production, qui, en se fractionnant, ont gagné en mobilité et capacité d'intervention :

— accentuation du rôle de la cellule matricentrique au niveau de la culture du riz, du groupe domestique au niveau de la culture du café ;

— apparition d'une multitude de « sociétés d'entraide » (d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles, même d'enfants), ne comptant quelquefois que trois ou quatre membres, dont l'intervention peut être sollicitée indifféremment pour les opérations de culture de riz ou de café. Au niveau de ces sociétés on retrouve une certaine spécialisation, mais une société de jeunes filles peut être chargée aussi bien du labourage d'un champ de riz que de la cueillette du café.

Ces tentatives d'adaptation n'ont cependant pu éviter qu'apparaissent une série de goulots d'étranglement.

## C. LES GOULOTS D'ÉTRANGLEMENT

Un examen, même superficiel, de l'économie villageoise guéré actuelle, fait rapidement apparaître que « quelque chose ne va pas ». Ainsi il existe chaque année une « période de soudure » pendant laquelle le manioc, nourriture pauvre et peu appréciée, est substitué au riz, nourriture noble et riche par excellence. Cette période de soudure, qui dure de deux à trois mois, entre le semis et la récolte du premier riz, est ressentie par la population comme une véritable période de disette. En face de cette situation les vieux ne manquent pas d'évoquer avec nostalgie l'époque de leur jeunesse où « les greniers étaient remplis » et où tout le monde mangeait à sa faim (sous-entendu du riz) tous les jours de l'année.

Ce qui s'est passé, c'est que la juxtaposition de l'économie caféière à l'économie vivrière traditionnelle a donné naissance à un système hybride et désarticulé, paralysé par une série de goulots d'étranglement. Ces goulots d'étranglement sont principalement de trois ordres :

- apparition d'effets de substitution liés à l'illusion monétaire,
- non-congruence dans le temps (sinon dans l'espace) de deux systèmes différents,
- inadaptation des techniques traditionnelles.

### 1. Illusion monétaire et effets de substitution

La monétarisation de l'économie a entraîné un ensemble d'effets de substitution liés à ce que nous appellerons l'« illusion monétaire ». Le producteur, qui, comme nous l'avons vu, n'est pas arrivé à faire le choix entre le système traditionnel et le système nouveau, tout en essayant de faire coexister les deux, accorde cependant une nette préférence à la culture commerciale, créatrice de revenu monétaire. A ses yeux l'argent qu'il aura ainsi gagné doit lui permettre de compenser largement le déficit de sa récolte vivrière, et de *substituer*, à moindre frais, au riz traditionnellement produit sur place du riz d'importation.

En réalité la disparité des coûts marginaux entre culture vivrière et culture commerciale, au profit de cette dernière, n'est pas aussi évidente. Une étude plus technique permettrait peut-être même de prouver que le rapport est plus souvent à l'avantage du riz qu'à celui du café. Même à égalité de rapport, la substitution ne serait donc que fallacieuse et ne marquerait aucun progrès par rapport au système traditionnel.

Mais ce qui est bien plus grave c'est que cette substitution n'a lieu en grande partie que dans l'imagination du producteur, et ceci pour deux raisons :

- d'une part l'absence de simultanéité entre rentrée monétaire et achat du produit de substitution (la commercialisation du café se fait de décembre à février, le riz vient à manquer à partir de juin) ;

- d'autre part l'absence de prévision économique : le consommateur ne conçoit pas d'acheter du riz en décembre pour le stocker jusqu'en juin, mais attend que les réserves de riz local soient épuisées pour procéder à l'opération de substitution... dans la mesure où il reste encore de l'argent. En fin de compte une faible partie seulement des ressources monétaires sert à combler le déficit en riz. Mais la période de disette demeure.

## 2. Non congruence de deux systèmes différents

Nous avons déjà souligné que ce qui rendait la coexistence du système de production traditionnel et du système nouveau, rapporté de l'extérieur, difficile, c'était le fait que les deux systèmes ne s'emboîtaient pas mais se télescopaient. En d'autres termes cela revient à dire que, les conditions technico-économiques étant ce qu'elles sont, il n'est actuellement matériellement pas possible au producteur de satisfaire à la fois les exigences de la culture vivrière traditionnelle et de la culture industrielle. Le télescopage se produit dans le temps, quelquefois même dans l'espace :

— *dans le temps* : la comparaison des calendriers agricoles de la culture du café et du riz nous montre que chacune des productions est à même d'occuper théoriquement le paysan pratiquement toute l'année. Le fait de se livrer aux deux cultures revient presque automatiquement à négliger l'une ou l'autre, si ce n'est à mal les faire toutes les deux ;

— *dans l'espace* : il est rare que l'implantation de la culture caféière se soit faite au détriment des possibilités d'extension de la culture du riz. Pour l'ensemble du pays guéré le rapport démo-économique est suffisamment élastique pour qu'il ne se pose pas de si tôt un problème de terre. Dans la zone comprise entre Nuon et Cavally cependant, où la densité de peuplement est voisine de 40 habitants au km<sup>2</sup>, le rapport terre-hommes est dès à présent pratiquement incompressible. Toute terre plantée en café, non seulement l'est au détriment du vivrier, mais, par le phénomène de l'appropriation, sort également du patrimoine foncier commun (les terres vivrières appartenant à toute la communauté villageoise). La juxtaposition de deux droits fonciers différents n'a pas manqué de faire surgir déjà d'épineux problèmes.

## 3. Inadaptation des techniques traditionnelles

Théoriquement il n'est pourtant techniquement pas impossible de résorber le goulot d'étranglement issu de la superposition de deux systèmes cultureux également exigeants. Nous avons vu que le paysan guéré consacrait dix mois sur douze à la culture du riz, alors que le cycle maximum de ce produit (compte tenu des variétés différentes) n'excède pas cinq mois. Or une comptabilisation des activités de production nous montre que la simple préparation du champ (défrichage, abattage des arbres, brûlis, nettoyage) requiert plus de la moitié du temps du producteur. C'est à ce niveau que l'intervention doit donc se faire. Mais la « compression » des temps de travaux ne devient possible qu'avec le passage d'un système cultural extensif à un système cultural intensif, et un apport de techniques nouvelles.

Or l'introduction de la culture caféière s'est faite sans aucune innovation technique. Le paysan continue de même à cultiver le riz selon les méthodes ancestrales. Il découle de ce double goulot d'étranglement que les rendements sont très bas : 600 kg/ha pour le café, 500 kg/ha pour le riz (alors qu'une plantation de café bien entretenue donne jusqu'à 2 tonnes/ha, et que les Chinois de Formose, dans leurs parcelles expérimentales de riz, atteignent, avec deux récoltes par an, un rendement de 10 tonnes/ha).

La monétarisation de l'économie a entraîné une multiplication et une diversification des besoins. Les revenus tirés de la culture du café servent d'une part à satisfaire les exigences nouvelles, mais sont aussi considérés d'autre part comme un moyen de substituer un bien à un autre, ou un mode de paiement à un autre. La monnaie est donc essentiellement conçue comme un instrument devant faciliter l'échange, qu'il soit économique ou social. D'auxiliaire de l'activité économique elle devient une fin en soi.

La culture du café a donc avant tout été acceptée comme le moyen de se procurer ce pouvoir d'échange polyvalent. Elle est venue se greffer d'une façon anarchique sur le système de production traditionnel, sans se soucier d'une quelconque rationalité et, ce faisant, lui a porté des mutilations graves.

### CONCLUSION

La juxtaposition anarchique de deux économies fondamentalement différentes a donné naissance à un système de production hybride et désarticulé. Ce système qui n'arrive plus à réaliser l'adéquation entre l'ensemble des besoins de l'individu et leur satisfaction, est à la fois moins efficace et moins rationnel que le système ancien. De ce fait non seulement il ne marque aucun progrès, mais accuse un net *recul* par rapport au système traditionnel.

Une telle situation est évidemment en contradiction avec les impératifs du développement économique. Le paysan guéré en est conscient, mais ne saisit pas très bien la nature des goulots d'étranglement, et attend trop visiblement qu'une intervention extérieure lui dicte la conduite à tenir pour le sortir de l'impasse actuelle. En réalité toute action menée de l'extérieur — et cela a été maintes fois prouvé, — par le recours qu'elle implique à un minimum de pouvoir coercitif, ne saurait qu'être vouée à l'échec. C'est donc de l'intérieur — et de l'intérieur seulement — que le changement devra s'effectuer.

Or le problème majeur, ainsi qu'a essayé de le montrer en permanence la seconde partie de cet exposé, est de parvenir à faire coexister harmonieusement la culture vivrière traditionnelle et l'économie caféière nouvelle. Nous avons vu que théoriquement cela n'était pas impossible. En pratique cela exige la conjonction d'au moins deux conditions :

- l'existence d'une propension à innover d'une part, qui sera le propre de quelques éléments dynamiques, qui par l'exemple seront susceptibles de créer un rapide effet d'entraînement ;
- l'existence d'une propension à accepter l'innovation d'autre part, qui fera que la masse réagira favorablement à l'initiative des leaders et à tout apport de technique nouvelle.

Ce « dynamisme de l'innovation », induit de l'intérieur, nous semble le seul moyen de réaliser l'adéquation entre l'économie vivrière traditionnelle et la culture commerciale, et partant, de réorganiser le système de production actuel sur des bases rationnelles.

*Manuscrit déposé le 1<sup>er</sup> juin 1971*